

## Avant-propos

Abraham Lincoln est le plus célèbre et le plus célébré des présidents américains. À en croire l'un de ses récents biographes, Thomas J. DiLorenzo, plus de 16 000 ouvrages lui ont été consacrés – la plupart, naturellement, aux États-Unis. La Bibliothèque du Congrès en comptait déjà près de 2 500 en 1914, avant d'atteindre 4 000 titres en 1939<sup>1</sup>.

La gloire de Lincoln s'explique par la dimension morale du personnage, par l'ampleur de la guerre civile à laquelle il fut confronté et sut mettre fin, aussi bien que par la tragique injustice de son assassinat. Cette mort a achevé de transformer en destin la vie de ce *self made man* issu des couches les plus modestes de la société et parvenu à la fonction politique suprême. Elle a aussi endeuillé – et structuré en profondeur – la mémoire collective des Américains. Chaque année, l'anniversaire de sa naissance (12 février) fait l'objet d'imposantes cérémonies dans diverses régions du pays, et notamment en Illinois où il passa le plus clair de son existence. En 2009, pour le deux centième anniversaire, les autorités nationales et locales avaient prévu des célébrations d'une ampleur exceptionnelle.

Comme l'a souligné le grand biographe David H. Donald, « aux États-Unis le culte de Lincoln est presque une religion ». À la mort de ce dernier, en 1865, George Washington était certes toujours admiré, chacun continuant de voir en lui ce « père de la nation » dont des artistes célèbres avaient su figer la belle dignité sur la toile (Charles Willson Peale) ou dans la terre cuite (Jean-Antoine Houdon). Mais nul désormais ne pouvait vraiment s'identifier à ce fondateur lointain et statufié, à cette image devenue irréelle. Dans le contexte traumatisant de la guerre de Sécession, écrit David Donald, « l'Amérique avait fortement besoin d'un héros » – autrement dit d'une grande et nouvelle icône en qui se reconnaître. Ainsi peut s'expliquer, ajoute-t-il, citant Emerson, que Lincoln soit « en si peu d'années devenu une figure mythologique<sup>2</sup> ».

Là réside pour l'historien ou le biographe la principale difficulté : séparer les faits de la légende, distinguer l'homme réel du mythe, saluer la grandeur du personnage sans tomber dans l'hagiographie – ou, à l'inverse, comme se l'est permis DiLorenzo, dans le dénigrement systématique et passionnel. Lincoln n'a besoin ni d'un excès de révérence, ni d'être assassiné une seconde fois. Il a besoin d'un portrait ressemblant et aussi fidèle que possible. Tel est le but (peut-être utopique) que s'est fixé le présent ouvrage.

# 1

## L'expérience de la pauvreté

Lorsqu'il est élu à la Maison-Blanche le 6 novembre 1860, Abraham Lincoln, qui ne succédera effectivement au président sortant James Buchanan que quelques mois plus tard, ne sait pas encore, même s'il a des raisons de le craindre, que la plupart des États sudistes vont profiter de cette période transitoire pour se séparer de l'Union fédérale. Le 4 mars 1861, jour officiel de sa prise de fonctions\*, les sécessionnistes ont déjà créé leur propre Confédération et se sont donné un président provisoire en la personne de Jefferson Davis. Dans son discours d'investiture, c'est principalement à eux qu'il s'adresse – aux sept États qui ont déjà fait sécession (Caroline du Sud, Mississippi, Floride, Alabama, Géorgie, Louisiane, Texas) et aux quatre qui s'appêtent à en faire autant (Virginie, Arkansas, Tennessee, Caroline du

---

\* En 1793, George Washington commença son second mandat un 4 mars. Cette date resta la date d'investiture de tous les présidents jusqu'au 6 février 1933, jour où fut voté par le Congrès un amendement constitutionnel abrégant la période transitoire et fixant au 20 janvier la date d'investiture de tous les présidents nouvellement élus.

Nord). Seuls quatre États esclavagistes resteront fidèles à l'Union (Missouri, Kentucky, Maryland, Delaware).

Face à la tragédie qui se dessine, Lincoln se montre à la fois ferme et conciliant ; ferme car il a pour fonction principale de perpétuer l'Union, conciliant car il veut à tout prix éviter une confrontation armée. Aux sudistes mécontents qui voient en lui le porte-parole et l'instrument des abolitionnistes, il redit ce qu'il a déjà exprimé dans plusieurs discours antérieurs :

Je n'ai pas le dessein de toucher, directement ou indirectement, à l'institution de l'esclavage dans les États où il existe. Je pense que la loi ne m'en donne pas le droit, et cela n'est point conforme à mon inclination.

Appliquant la Constitution fédérale telle qu'elle existe, Lincoln respectera donc le droit des États à gérer librement leurs affaires intérieures, et ce n'est pas lui, si affrontement il doit y avoir, qui fera couler le sang en premier :

C'est dans *vos* mains, et non dans les *miennes*, que repose la question capitale de la guerre civile. Le gouvernement ne *vous* attaquera pas. Il n'y aura de conflit que si vous êtes vous-mêmes les agresseurs. Vous n'avez pas, *vous*, fait serment au Ciel de détruire ce gouvernement alors que j'ai, *moi*, juré solennellement de « le préserver, de le protéger et de le défendre ». [...] Nous ne sommes pas ennemis mais amis, et devons le rester. Même si la passion a pu altérer les liens qui nous unissent, il ne faut pas qu'elle les rompe. Les harmonies mystiques de la mémoire, remontant de tous les champs de bataille et de la tombe de tous les patriotes jusqu'à l'âme vivante et au foyer de chaque citoyen de ce vaste pays, sauront à nouveau faire retentir le chœur de notre Union dès lors qu'agiront sur elles, comme je le pense, les meilleurs anges de notre nature<sup>1</sup>.

Mais les meilleurs anges évoqués par Lincoln n'étaient pas au rendez-vous, et la guerre – de loin la plus meurtrière jamais vécue par les Américains – éclata quelques semaines plus tard, le 12 avril 1861, à l'initiative des sudistes de Caroline du Sud : ce jour-là, l'attaque au canon contre Fort Sumter, forteresse fédérale située à l'entrée du port de Charleston, ne fit aucune victime. Il faudra cependant quatre ans de combats acharnés et la mort de plus de 600 000 soldats et civils américains pour que l'Union soit rétablie et le pays réunifié. Le dernier à mourir fut Lincoln lui-même, assassiné cinq jours après l'ultime bataille d'Appomattox (9 avril 1865).

Élu pour sauver l'Union, mort pour l'avoir préservée, le président Lincoln dut gouverner une Amérique en guerre contre elle-même, et sa fin tragique l'empêcha de donner sa mesure en temps de paix. Cinq jours avant Appomattox et dix jours avant de disparaître, le président, récemment réélu pour un second mandat et déjà assuré de la victoire du Nord, prononce son second discours d'investiture – un discours fraternel sur le thème de l'apaisement, de l'unité prochainement retrouvée et du refus de toute vengeance :

Sans haine envers personne, charitables avec tous, fermes dans la recherche du bien pour autant que Dieu nous permette de discerner ce qu'est le bien, travaillons à achever la tâche où nous sommes engagés, efforçons-nous de panser les plaies du pays [...] et de tout faire pour instituer et chérir une paix juste et durable – entre nous-mêmes comme avec l'ensemble des nations<sup>2</sup>.

Premier président des États-Unis à être tombé sous les balles d'un assassin, Lincoln inaugura une singulière série qui, après lui, coûta la vie à trois autres occupants de la Maison-Blanche : James Garfield (19 septembre

1881), William McKinley (14 septembre 1901), John F. Kennedy (22 novembre 1963). À cette série de meurtres viennent s'ajouter les attentats manqués ou non mortels : Andrew Jackson (avant Lincoln, le 1<sup>er</sup> janvier 1835), Theodore Roosevelt (14 octobre 1912), Franklin Roosevelt (15 février 1933), Harry Truman (1<sup>er</sup> novembre 1950), Gerald Ford (5 et 22 septembre 1975), Ronald Reagan (30 mars 1981). Et la liste n'est pas close...

Le 22 février 1861, au tout début de son mandat, alors qu'il se rendait à Washington pour son investiture, Lincoln lui-même, Lincoln déjà ! fut informé qu'on redoutait l'éventualité d'un attentat contre lui à Baltimore ; on le fit donc monter en secret dans un train spécial et il put sans encombre gagner la capitale.

S'il fut, quatre ans plus tard, le premier président américain à être assassiné, Lincoln fut aussi le premier *log-cabin president*, c'est-à-dire le premier hôte de la Maison-Blanche à avoir vu le jour dans une cabane en rondins. On a longtemps attribué cette première à Andrew Jackson, mais la chose est contestée. La seule donnée sûre en la matière est que Jackson naquit le 15 mars 1767 dans la région de Waxhaw, à la limite des deux Carolines. Son père étant mort quelques jours avant sa naissance, sa mère alla s'installer avec ses autres enfants chez sa sœur et son beau-frère, James Crawford, lequel possédait une ferme côté Caroline du Nord (la *McKamie Farmhouse*) et une cabane en rondins située à quelques kilomètres de là, mais en Caroline du Sud (la *Crawford Cabin*). Même si chacun des deux États revendique aujourd'hui la paternité géographique du petit Jackson, nul ne sait avec certitude s'il fut enfanté dans la ferme (ce qui, à en croire divers témoins oculaires, semble plus que probable<sup>3</sup>) ou dans la petite cahute faite, à la mode suédoise, de rondins horizontaux.

S'agissant d'Abraham Lincoln (comme des autres présidents nés dans les mêmes conditions – Millard Fillmore en 1800 et James Garfield en 1831<sup>4</sup>), le doute n'est pas permis. Lincoln est bien né le 12 février 1809 dans l'unique pièce d'une cabane en bois, dans le comté de Hardin, à l'est de l'État esclavagiste du Kentucky. Dans cette région déshéritée au sol sablonneux et peu fertile, les rares habitants, très isolés les uns des autres et fréquentant peu leurs voisins, s'échinaient aux travaux des champs pour assurer leur survie et chassaient l'ours ou le daim afin de nourrir, vêtir et chausser leur progéniture.

Devenu adulte, Lincoln avait le sentiment de s'être fait lui-même (ce qui était très largement le cas) et ne s'intéressait guère à ses origines, estimant qu'il devait peu à ses aïeux et à ses parents, aussi respectables qu'ils aient pu être dans leur combat quotidien contre la faim et la misère. En 1860, interrogé sur sa jeunesse et sa généalogie à la veille de sa première campagne présidentielle, il répondit au journaliste du *Chicago Tribune* qui le questionnait :

C'est pure folie que de vouloir tirer quelque chose des premières années de ma vie. Celles-ci peuvent se ramener à une seule phrase, et cette phrase, vous la trouverez dans l'*Élégie* de Gray : « Les brèves et simples annales de la pauvreté. » Voilà ce que fut ma vie et, pour vous comme pour tout autre, il n'y a rien de plus à en dire<sup>5</sup>.

De ce passé, on sait en vérité assez peu de chose, et rien ou presque qui ait été révélé ou analysé par Lincoln lui-même.

Côté paternel, la famille semble remonter à un certain Samuel Lincoln, émigré originaire de Norwich, en Angleterre, qui s'était installé en 1637 à Hingham, dans le Massachusetts. Tisserand de son métier, il devint

localement un homme d'affaires reconnu et donna le jour à sept enfants. L'un d'eux, un garçon nommé Mordecai, prolongea cette tradition de réussite en Pennsylvanie où il fit fortune dans la métallurgie et l'agriculture, tout en pratiquant la religion sobre et non violente des quakers. Sa femme, Hannah Slater, lui donna un fils, John, qui changea de région et alla s'établir en Virginie où il créa et fit prospérer une vaste ferme dans la vallée du Shenandoah.

Il était si aisé qu'il put donner à son propre fils, Abraham, le grand-père de celui qui nous intéresse, une propriété de plus de 100 hectares d'excellente terre. Mais ce premier Abraham souhaitait changer d'air et tenter l'aventure à l'ouest de la Virginie, dans les vastes espaces que nul ou presque n'avait encore exploités. En 1782, il vendit donc les terres que son père lui avaient données, traversa les montagnes et gagna le Kentucky. Il ne fallut que quelques années pour qu'il se retrouve à la tête de « plus de 2 200 hectares<sup>6</sup> », tous situés dans les zones les plus riches du territoire.

En 1786, alors qu'il cultivait ses champs en compagnie de ses trois fils (Thomas, Josiah et l'aîné, lui aussi prénommé Mordecai), Abraham le grand-père fut tué par un groupe d'Indiens. L'un d'eux s'appêtait à réserver le même sort au petit Thomas, quand Mordecai épaula une carabine et tira sur l'Indien, l'atteignant en pleine poitrine. Cet épisode aussi tragique qu'héroïque devint une légende racontée de génération en génération au sein de la famille Lincoln, mais elle n'eut pas les mêmes conséquences pour chacun des trois enfants.

Dans le territoire du Kentucky, la loi virginienne prévalait et, en matière d'héritage, la règle qui s'appliquait était celle, très ancienne, du droit d'aînesse. C'est donc le fils aîné qui hérita du patrimoine familial dès qu'il fut



majeur. Il se lança avec succès dans diverses activités lucratives, dont l'élevage des chevaux. Complètement démunis, les deux autres frères, dont Thomas, le père du futur président, se retrouvèrent dans l'obligation de tout reprendre à zéro.

Thomas était le plus jeune. C'est lui qui eut le plus de mal à surmonter ce deuil et cette dépossession soudaine, lui qui avait rêvé, comme ses frères, de devenir un planteur cossu et respecté. Pour survivre, il dut, malgré son jeune âge, pratiquer toutes sortes de petits travaux éreintants et mal rémunérés avant de devenir menuisier et ébéniste. À force de travail et de persévérance, cet homme sans instruction mais estimé, dur à la tâche et réputé honnête, servant dans la milice locale ou à l'occasion comme juré, parvint à épargner suffisamment pour s'acheter sa première exploitation personnelle, une centaine d'hectares à Mill Creek dans le comté de Hardin, à quelques kilomètres des localités d'Elizabethtown et d'Hogdenville.

En 1806, Thomas rencontre et épouse Nancy Hanks, qui lui donnera deux enfants, une fille, Sarah, et quatre ans plus tard un garçon à qui l'on donnera le prénom du grand-père, Abraham. Il semblerait que Lincoln en savait encore moins sur les origines de sa mère que sur l'histoire de sa famille paternelle. Comme les Lincoln, les Hanks avaient quitté la Virginie pour le Kentucky au début des années 1780 et, famille pauvre mais prolifique, s'y étaient multipliés, dans des conditions parfois discutables, en tout cas discutées. Lincoln avait en effet la conviction que sa mère était une enfant naturelle.

Devenu avocat et devant plaider dans une affaire d'hérédité, il s'en ouvrit vers 1850 à son partenaire William H. Herndon et confia à celui-ci que sa mère était le fruit d'une aventure illégitime entre sa grand-mère,

Lucy Hanks, et un planteur virginien éclairé et de bonne naissance. Il ajouta même, propos quelque peu désobligeant pour ses autres aïeux, qu'il aurait hérité de cet homme-là ce qui manquait au reste de sa famille, « l'ambition, la vivacité intellectuelle et la puissance d'analyse<sup>7</sup> ». De sa mère, réputée « brillante » et qui savait lire mais non écrire ni signer, il parla rarement une fois devenu adulte, sinon pour dire qu'il lui était redevable du meilleur de lui-même : « Tout ce que je suis ou que je peux espérer devenir, c'est à elle que je le dois<sup>8</sup> », évoquant sans doute derrière ces paroles à double sens moins les qualités personnelles qu'elle avait pu lui léguer que le capital génétique hérité, à travers elle, de son grand-père inconnu, le distingué planteur.

Peu après la naissance de Sarah, Thomas Lincoln quitta Mill Creek et alla s'installer, avec sa femme et sa fille, sur une nouvelle terre de 120 hectares qu'il avait pu acheter à proximité d'Hogdenville, toujours dans le même comté. Sur une petite butte, au pied de laquelle coulait une source, il construisit de ses mains une cabane de rondins de cinq mètres sur six, au sol en terre battue et sans vitres aux fenêtres. C'est donc là que le 12 février 1809 naquit Abraham Lincoln, le futur président des États-Unis d'Amérique. Environ un an et demi plus tard, un deuxième garçon vint au monde, qu'on prénomma Thomas comme son père. Mais l'enfant mourut peu de temps après, et la famille connut son premier deuil.

Le père de Sarah et d'Abraham était un homme au caractère instable et qui avait la bougeotte. Il s'avisait bientôt que l'humus de la propriété était trop pauvre et ne suffirait jamais à nourrir les quatre membres de sa famille. Moins de deux ans après la naissance d'Abraham, il se procura donc, 15 kilomètres au nord, un nouveau terrain certes moins étendu mais plus fertile que

le précédent, et traversé par un ruisseau aux eaux cristallines. L'endroit s'appelait Knob Creek, et la nouvelle cabane en rondins était entourée d'une nature riante et agréable. C'est à ce lieu et à cette époque que se rattachent les premiers souvenirs que Lincoln conservera du début de sa vie. C'est là aussi qu'il fréquenta l'école pour la première fois, une petite école élémentaire située à 3 kilomètres de la cabane familiale. Il eut le temps d'y apprendre l'alphabet, mais pas de se familiariser avec la lecture, l'écriture ou le calcul.

La parenthèse de Knob Creek fut en effet de courte durée. En 1816, alors que le petit Abraham n'avait que sept ans, son père décida de quitter le Kentucky « devenu trop civilisé à son gré pour un pauvre diable comme lui<sup>9</sup> ». Mais il avait aussi, et peut-être surtout, des raisons à la fois religieuses et notariales de partir. Il était, avec sa femme, membre d'une branche séparée de l'Église baptiste qui professait une morale extrêmement stricte, condamnait l'ivrognerie, les courses de chevaux, la danse... et rejetait l'esclavage.

Or le Kentucky, annexe de la Virginie, était un territoire ouvertement esclavagiste. Cette opposition familiale à l'« institution particulière », comme on disait alors dans le Sud, dut profondément marquer le jeune Lincoln. Elle explique sans doute, du moins en partie, les propos qu'il tint plus tard, en 1864, tandis qu'il gérait la guerre de Sécession : « Je suis naturellement antiesclavagiste. Si l'esclavage n'est pas un mal, rien ne l'est. Je ne me souviens pas d'avoir jamais pensé ni senti les choses autrement<sup>10</sup>. »

Thomas Lincoln songea d'autant plus à fuir le Kentucky qu'il se heurta à de grandes difficultés pour entrer en possession des trois terres qu'il avait successivement achetées, ses droits de propriété étant tour à tour

contestés par divers voisins ou concurrents plus riches que lui et capables de se payer de bons avocats. Son premier terrain, celui de Mill Creek, avait, disait-on, été mal mesuré et ne comptait que 70 hectares au lieu de 100 ; le deuxième était, paraît-il, sous le coup d'un droit de rétention à cause d'une dette impayée du précédent propriétaire ; quant aux terres de Knob Creek, elles étaient, quant à elles, revendiquées par des personnes extérieures au Kentucky qui prétendaient les avoir acquises à une date antérieure.

Écœuré et impuissant, le père d'Abraham traversa l'Ohio et fit donc, à l'automne 1816, un voyage exploratoire vers le nord-ouest, jetant son dévolu, dans une région boisée et peu habitée du sud de l'Indiana, sur un lopin de terre apparemment fertile et arrosé par un cours d'eau, le « Little Pigeon Creek ». Il se hâta d'y construire un abri de fortune d'environ cinq mètres sur cinq, une sorte de hangar fermé sur trois côtés mais ouvert à tous les vents. Il délimita ensuite son territoire en pratiquant des encoches sur les arbres situés aux quatre coins de sa concession, et regagna le Kentucky pour aller y chercher sa famille.

Lorsque le père d'Abraham Lincoln et les siens s'installèrent à Little Pigeon Creek, l'Indiana venait, en tant qu'État, de rejoindre l'Union fédérale. Cela, à dire vrai, ne changea rien à la situation précaire des Lincoln. L'automne était plus qu'avancé – et le hangar peu fait pour abriter du froid ou des bêtes sauvages qui rôdaient alentour. Dans un poème écrit beaucoup plus tard, alors qu'il revisitait les lieux, Abraham évoqua ces dangers : « Des cris de panthère emplissaient la nuit de frayeurs / Et les ours faisaient leur proie des porcs<sup>11</sup>. » Thomas, aidé par quelques-uns de ses nouveaux voisins, entreprit aussitôt de construire une véritable cabane, fermée de

tous côtés et plus étanche, qui permît à tous de passer l'hiver dans des conditions plus douces. Les mois suivants furent de fait très difficiles, la chair de daim, d'ours ou de dinde sauvage étant à peu près la seule nourriture localement disponible.

Les beaux jours revenus, il fallut abattre quantité d'arbres et débroussailler la concession afin de pouvoir semer du blé et planter des légumes – tâche énorme et de tous les instants à laquelle l'ensemble de la famille fut associé. Malgré son jeune âge, le petit Abraham devint un manieur de hache très efficace, et cette image de robuste fendeur de bois (*rail-splitter*), qui a fait l'objet d'un tableau célèbre<sup>12</sup>, continue aujourd'hui d'habiter l'imaginaire collectif américain.

Les efforts déployés portèrent leurs fruits et, dès l'automne suivant, tout était en place pour affronter plus sereinement la nouvelle saison hivernale, d'autant qu'ils se retrouvèrent moins seuls qu'ils n'avaient été à leur arrivée : la tante de Nancy, Elizabeth, et son mari, Thomas Sparrow, expulsés de leur maison du Kentucky à la suite d'un procès perdu, étaient venus s'installer dans la région en compagnie de leur neveu de dix-huit ans, Dennis Hanks. Ils passèrent quelque temps dans le hangar des Lincoln, en attendant que, non loin de là, leur propre cabane en rondins fût achevée et prête à les accueillir.

Tout s'annonçait donc bien pour le petit clan. Mais les malheurs ne tardèrent pas à s'abattre sur lui. C'est d'abord Abraham qu'un accident imprévu faillit priver de la vie : voulant forcer l'allure d'une jument avec un fouet, l'enfant se vit administrer un coup de sabot sur le front. Projeté à terre, il se retrouva le visage ensanglanté, à moitié inconscient, incapable de prononcer le moindre mot pendant plusieurs heures. Son père,

appelé en urgence, s'imagina que son fils allait rendre l'âme. Mais Abraham recouvra ses esprits et survécut apparemment sans dommage à la mésaventure.

Le pire restait à venir – et ne se contenta pas d'affecter un seul individu. À la fin du mois de septembre de l'année 1817, une épidémie ravagea la région. Il s'agissait d'une contamination (semblable à ce qu'on appelle aujourd'hui la « brucellose<sup>13</sup> ») liée à l'absorption de lait contaminé. Les vaches incriminées avaient brouté une herbe, courante dans ces régions mais très vénéneuse, appelée « serpentinaire blanche ». Elizabeth Sparrow et son mari furent les premiers à mourir.

À peine, cependant, étaient-ils portés en terre, dans des cercueils que Thomas avait confectionnés à la hâte, que la mère d'Abraham tomba malade à son tour. L'agonie dura une semaine. Se sentant au bord de la mort, elle fit venir ses deux enfants auprès d'elle et leur demanda « d'être bons et serviables avec leur père, ainsi qu'entre eux et avec tout le monde<sup>14</sup> ». Elle s'éteignit le 5 octobre. Écrivant à une jeune fille qui venait de perdre son père dans un affrontement armé, Lincoln eut, bien plus tard, cette remarque qui en dit long sur ce qu'il avait dû éprouver lui-même lors de la disparition de sa mère :

En ce triste monde qui est le nôtre, nul n'échappe [à ce genre de] chagrin, mais chez les personnes jeunes la douleur est autrement plus atroce car elle les prend au dépourvu. [...] J'en ai fait suffisamment l'expérience pour savoir de quoi je parle<sup>15</sup>.

Les mois qui suivirent furent très difficiles à vivre pour ceux qui restaient. Sarah, qui n'avait pas encore douze ans, s'efforça de remplacer sa mère dans les tâches ménagères et certaines activités des champs, son père et les deux garçons consacrant l'essentiel de leur

temps et de leur énergie aux travaux plus lourds et à la chasse : « Peu importe ce qu'on attrapait, dira plus tard Dennis Hanks, car on dépendait plus ou moins de cela pour vivre, voire pour survivre<sup>16</sup>. »

Il est tentant, même si ce n'est probablement pas une explication suffisante, de faire remonter à la mort inattendue de sa mère la tendance chronique d'Abraham Lincoln à la dépression, tendance qui allait s'aggraver au fil des ans et contre laquelle il dut lutter toute sa vie. Son petit frère était mort, son oncle et sa tante étaient partis à leur tour, et maintenant sa mère... On mourait certes beaucoup en ces temps-là, et précocement :

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, note Joshua Shenk, auteur d'un excellent *Lincoln's Melancholy*, un quart des nouveau-nés mouraient avant leur premier anniversaire, et près d'un quart de l'ensemble des enfants perdaient une mère ou un père avant d'atteindre quinze ans. Quant aux dix-huit présidents américains du XIX<sup>e</sup> siècle, neuf d'entre eux avaient perdu leur mère, leur père, et parfois les deux, au cours de l'enfance<sup>17</sup>.

Mais perdre en si peu de temps un frère, deux proches parents et sa propre mère, c'était beaucoup pour un enfant aussi jeune, certes robuste physiquement mais intérieurement fragile, peu choyé par la vie, marqué depuis toujours par la misère et souvent rudoyé par un père assurément dévoué et méritant, mais sombre de caractère, exigeant, enfermé dans ses tâches, volontiers solitaire et peu enclin à l'expression de la tendresse, du moins avec ses enfants. Les rapports entre Thomas Lincoln et son fils étaient si tièdes et impersonnels, pour ne pas dire si froids, explique Shenk, qu'on pouvait se demander, et beaucoup le firent, « s'il y avait entre eux le moindre amour<sup>18</sup> ». Une donnée fondamentale

semble avoir été à l'origine de cette tension : l'incapacité d'un père, par ailleurs valeureux, à s'ouvrir aux choses de l'esprit.

Pour la plupart des gens de la terre, s'instruire, à cette époque, n'était pas une priorité. La lecture pouvait servir à comprendre la Bible ou à déchiffrer certains documents juridiques ou notariaux, et un peu d'écriture ou de calcul mental ne pouvait pas faire de mal dans les tractations de la vie courante ; mais pousser les études au-delà de ce strict nécessaire apparaissait à beaucoup comme un luxe ou une frivolité de nantis. Et telle était bien, en la matière, l'opinion de Thomas Lincoln.

Le long et dur hiver terminé, le père d'Abraham s'avisa que la charge de toute une famille était trop lourde pour un homme seul et qu'il lui fallait impérativement se doter d'une nouvelle épouse. Il abandonna donc les siens à la garde du plus âgé, Dennis, vingt et un ans, et s'en retourna dans le Kentucky. Son absence dura plusieurs mois, mais il trouva à Elizabethtown ce qu'il était venu chercher, en la personne d'une femme de trente et un ans qu'il avait dû autrefois courtiser, Sarah Bush Johnston. Alliance de raison plus que de cœur, leur mariage n'eut rien de romantique ; il répondait simplement aux besoins réels et urgents des deux partenaires.

Veuve d'un geôlier local, la dame avait quelques dettes que Thomas consentit à régler et trois jeunes enfants âgés de huit à treize ans – Matilda, John D. et Elizabeth – qui naturellement l'accompagneraient ; en contrepartie, et en plus de sa personne, elle apporterait dans ses bagages une panoplie d'objets nécessaires au foyer : une « literie confortable, une commode en noyer qu'elle avait payée quarante-cinq dollars, une table et des chaises, un rouet, des couteaux, des fourchettes,



des cuillers<sup>19</sup> » – éléments de confort qui pour Thomas confinaient au luxe, mais qui de fait allaient transformer la vie très rustique des Lincoln.

L'arrivée de Sarah Bush Johnston et de ses enfants à Pigeon Creek transforma l'existence du petit groupe. Côté travail, aucune révolution ne se produisit vraiment : au fil des années, Abraham continua, d'abord pour le compte de son père, puis pour lui-même, à pratiquer les pénibles métiers manuels de l'époque – « bûcheron, laboureur, manœuvre, gagnant un tiers de dollar par jour à tuer des porcs, débiter des troncs d'arbre, construire des palissades ou des bacs<sup>20</sup> ».

Mais la nouvelle épouse de son père se prit d'affection pour lui, lui apporta de la tendresse, et la présence joyeuse de ses trois enfants insuffla au foyer des Lincoln la chaleur familiale qui lui manquait. Abraham ne se querella jamais avec elle, ni elle avec lui, et il conserva de cette période – de son propre aveu la plus belle de sa jeunesse – un souvenir positif et ému. En janvier 1861, alors qu'elle avait soixante-douze ans, il lui rendit visite avant de gagner Washington où l'attendait sa première cérémonie d'investiture présidentielle. Elle lui redit combien elle avait été hostile à sa candidature tant elle redoutait pour sa vie : « Mais non, maman, rétorqua-t-il, faites confiance au Seigneur et tout ira bien. On se reverra<sup>21</sup>. » Le destin devait en décider autrement (cf. chapitre 12).

Cette femme solide et affectueuse avait beau être elle-même illettrée, elle sut convaincre son mari des bienfaits de l'éducation et incita tous les enfants de la famille, y compris Abraham, à fréquenter l'école. Un nommé Andrew Crawford venait d'en ouvrir une dans une petite cahute située à moins de 2 kilomètres de la demeure des Lincoln. C'est Dennis Hanks, bien que

fort peu instruit lui-même, qui avait inculqué à Abraham les tout premiers rudiments de l'écriture, lui tenant la main pour l'aider à former les lettres. Le jeune élève, à en croire sa belle-mère, apprenait lentement mais avec obstination, reprenant, répétant, fixant tout dans son esprit « avec minutie et exactitude<sup>22</sup> ».

S'instruire, avec l'idée consciente ou inconsciente qu'il pourrait bientôt comprendre ce qui était écrit dans les livres, était pour lui, à côté des rêveries solitaires auxquelles il avait coutume de s'adonner, le seul moyen de s'évader du monde étriqué où il vivait et de l'âpre condition qui était la sienne. Comme l'a justement noté l'historien James Truslow Adams, « ce qui fait la grandeur de Lincoln, ce n'est pas qu'il soit né dans une cabane en rondins, mais qu'il en soit sorti<sup>23</sup> ».

Il fréquenta donc pendant trois mois l'école de M. Crawford (au total, confiera-t-il un jour, la durée cumulée de ses périodes de scolarisation « n'excéda pas un an<sup>24</sup> »). Au bout d'un trimestre, Crawford, qui de son état était juge de paix, abandonna son école et ses élèves. Après un an sans cours, devoirs ni leçons, une nouvelle école, dirigée par un nommé James Swaney, ouvrit ses portes, mais à plus de 6 kilomètres de chez les Lincoln, si bien qu'Abraham, accaparé par les travaux agricoles et les autres tâches quotidiennes, n'y fit que de rares et brèves apparitions. L'année suivante, un instituteur itinérant, Azel W. Dorsey, rouvrit la cabane de Crawford pour une durée de quelques mois. Abraham, alors âgé de quinze ans, put donc retourner en classe. Mais ce trimestre fut le dernier et marqua l'achèvement de sa très succincte formation scolaire.

Lincoln eut plus tard des mots peu amènes pour ces « soi-disant écoles » où des maîtres non qualifiés se bornaient à rabâcher les bases premières de la lecture,

de l'écriture et du calcul sans jamais aller plus loin que « la règle de trois<sup>25</sup> ». Pourtant, c'est à partir de ces bases élémentaires qu'il put, par lui-même et malgré les rappels à l'ordre parfois brutaux de son père, satisfaire une passion des livres venue on ne sait d'où, accéder en autodidacte à une vie intérieure intense et se donner les moyens intellectuels d'une ascension sociale hors du commun.

On sait qu'il accéda à la présidence ; on sait moins qu'il écrivait volontiers des poèmes et sut, comme on pourra le vérifier à chaque étape de sa carrière, faire de l'*écriture* une arme puissante capable de convaincre et, au besoin, de vaincre<sup>26</sup>.

Non seulement le jeune Lincoln devint localement une sorte d'écrivain public, rédigeant à l'occasion des lettres pour les voisins de Pigeon Creek, mais il se mit – outre les manuels scolaires ou tel journal local qu'on voulait bien lui prêter – à dévorer « tous les ouvrages qui lui tombaient sous la main ». Dès qu'il trouvait un passage marquant, raconte sa belle-mère, « il le transcrivait sur une feuille [...], puis l'écrivait à nouveau, puis le relisait, puis recommençait<sup>27</sup> ». Il lisait donc indifféremment tous les livres rencontrés, quels qu'en fussent l'auteur ou le sujet : la Bible pour commencer car elle était partout, mais aussi les *Fables* d'Ésope, *Robinson Crusoé*, les tragédies et comédies de Shakespeare. Mais *Le Voyage du pèlerin* de John Bunyan occupe sans doute une place à part dans le bagage culturel du jeune Lincoln : ce roman allégorique raconte en effet les aventures d'un homme ordinaire, Christian (en français « Chrétien »), qui quitte son foyer et la « Cité de la destruction » pour se frayer finalement un chemin, non jusqu'à la Maison-Blanche, mais jusqu'à la « Cité céleste » de Sion, celle du Dieu vivant.